

ÉDITORIAL

Palais et portraits

« Le roi n'est vraiment roi, c'est-à-dire monarque, que dans des images », disait Louis Marin dans sa célèbre analyse du portrait de Louis XIV par Hyacinthe Rigaud. Que serait en effet un pouvoir sans images pour le servir ? Mais à l'inverse, peut-être faut-il imaginer un pouvoir invisible, sournois, encore plus puissant de n'être pas incarné. Chaque entretien au sommaire de ce numéro explore l'exercice du pouvoir à travers ses représentations, qu'elles soient manifestes, ostentatoires ou qu'elles tentent de se soustraire à la visibilité et au jeu de la communication. La censure est ainsi un lieu propice d'où partir pour réfléchir au sens des mots « image » et « pouvoir », comme le proposent Marie-José Mondzain et Agnès Tricoire dans un débat riche et contradictoire. À la croisée du droit et de la philosophie, elles bousculent quelques idées reçues : non, tout ce qui s'offre au regard ne fait pas image, et oui, le droit d'auteur s'applique aussi bien à une œuvre d'art qu'à un nouveau modèle de petite culotte ! Toutes deux s'entendent sur le fait que le questionnement est essentiellement politique et que la liberté que nous donnent les œuvres d'art est un droit à défendre par dessus tout – discours à ne pas perdre de vue à l'heure où la campagne présidentielle française bat son plein.

Les pouvoirs économique, médiatique, politique ou financier, qu'ils soient ou non inféodés les uns aux autres, ne se confondent pas nécessairement dans les mêmes stratégies de représentation, comme si chaque sphère générait ses propres codes. Le photographe Olivier Roller en fait la démonstration par une percée dans l'intimité – et la suffisance parfois – de ses modèles. En imposant un protocole de travail contraignant aux banquiers, politiciens et autres hommes d'affaires qui prennent la pose dans son studio, il ébranle leurs postures jusqu'au lâcher prise, jusqu'à prendre l'ascendant, et met en lumière une image qui déjoue les artifices dont s'accommoderait sûrement le portraitiste officiel.

D'un entretien à l'autre la focale varie. Au plus près, Michel Vinaver, écrivain de théâtre au passé de grand patron, assume une certaine ambiguïté, tissant ses vies parallèles à la lisière de l'auto-portrait. En vue cavalière, Marco Belpoliti retrace les stratégies édifiantes par lesquelles Silvio Berlusconi met en scène et diffuse sa propre image, qu'il s'affiche en « Président ouvrier » ou en chanteur de charme... Le spectacle du pouvoir, faisant et défaisant à grands fracas les carrières politiques, ne doit pas détourner notre attention de ses coulisses, de cette fabrique des images orchestrée par les stratégies de communication et la connivence médiatique : Pierre Carles met ainsi en évidence les mécanismes par lesquels les ombres projetées dans la caverne journalistique finissent par peser réellement sur les urnes.

Cette puissance des images tient à leur capacité de mobilisation des masses, qu'Éric Michaud analyse à travers ce qu'il appelle « l'image-mythe ». S'appuyant notamment sur la propagande du III^e Reich, il examine les rouages d'un pouvoir qui façonne le réel en recourant aux « effets de charisme » dont sont porteuses les images, et qui s'exerce aussi bien dans le domaine de la politique que dans celui de la consommation. Fascinée par les images d'archives, et en particulier par les « retouches » opérées par le gouvernement stalinien dès lors qu'il s'agissait d'effacer du cadre un personnage gênant qu'on avait fusillé, l'artiste plasticienne Agnès Geoffroy s'empare d'un patrimoine photographique pour redonner dignité aux victimes et réactiver des significations dont s'exonèrent les pouvoirs qui font l'histoire.

Cette entrée par le menu, par les détails d'une rhétorique de l'image construite à dessein est au cœur du travail d'observation mené par Denis Podalydès lorsqu'on lui propose d'incarner au cinéma un Nicolas Sarkozy en pleine ascension. En comparaison avec le rôle de Richard II que le comédien joue au festival d'Avignon en 2010, on pourrait trouver que Sarkozy fait figure de triste sire. Mais ce roi ridicule attaché à sa couronne

– non pas au symbole du pouvoir qu'il est censé incarner mais à l'accessoire qui seul le distingue sur la scène politique – n'est pas très éloigné de la « berlusconisation » des hommes politiques. À une immense différence près : la langue de Shakespeare, et cet art des mots qui révèle face au pouvoir son universelle puissance. À l'inverse de l'écrivaine madrilène Belén Gopegui, qui propose de créer « des petites langues de terre imprenables » pour mieux camper une posture résistante dans ses romans, Pierre Schoeller pose le cinéma dans le champ de l'esthétique et non du politique. Le pouvoir, comme l'État, s'exerce dans son dernier film de façon non partisane et éminemment humaine. En inventant un ministre des transports flanqué d'une attachée de presse attentive à le sortir du « flou » médiatique dans lequel il végète encore et d'un chef de cabinet, pur produit de la haute administration française, Pierre Schoeller tire un portrait juste de cette classe politique tiraillée entre le recours permanent aux « éléments de langage » et la rectitude d'une conduite inspirée par les grandes figures du pouvoir.

« *Vouloir nous brûle, Pouvoir nous détruit* », écrivait Balzac, proposant comme seule issue à ce dilemme la capacité de voir et de penser, source de tout véritable savoir. Pour sa troisième livraison, la revue *Tête-à-tête* ouvre ses pages aux œuvres et aux idées de ses auteurs, penseurs, artistes et ouvre ainsi par leurs mots qui sont aussi des actes, un autre horizon esthétique et politique à ceux qui veulent savoir en laissant toujours la part belle au doute, cette part de l'autre que la forme entretien ne cesse de revisiter.

Anna Guilló

Directrice de la rédaction